

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1941

THESE

N°

107

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Jeanne DECOUFLÉ, née LAFOURCADE

Née le 24 Octobre 1911, à Bordeaux.

AMBROISE PARÉ

Gynécologue

Président : **M. LENORMANT**, Professeur.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, Rue de l'École de Médecine, 23

1941

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1941

THESE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

par

Jeanne DECOUFLÉ, née LAFOURCADE

Née le 24 Octobre 1911, à Bordeaux.

AMBROISE PARÉ
Gynécologue

Président : M. LENORMANT, Professeur.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, Rue de l'École de Médecine, 23

1940

I. — PROFESSEURS

Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY- RADOT.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LEVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BENARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
Clinique médicale	ABRAMI.
	FIESSINGER.
	LOEPER.
	RATHERY.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	LAIGNEL-LAVASTINE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	VELTER.
Clinique urologique	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	HARVIER.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre Duval.
Clinique propédeutique	M. VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte ..	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance Médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIE.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

AMELINE	Pathologie chirurgicale.
BARIETY	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne).	Pathologie médicale.
BESANÇON (Justin).	Hydrologie.
BONNET	Bactériologie.
BOULANGER	Chimie.
BOULIN	Pathologie médicale.
BROUET	Pathologie médicale.
BULLIARD	Histologie.
CACHERA	Pathologie médicale.
CORDIER	Anatomie.
COSTE	Pathologie médicale.
COUVELAIRE (Roger).	Urologie.
DELARUE	Anatomie pathologique.
DELAY	Pathologie médicale.
DEGREZ (H.)	Physique.
DESOILLE	Médecine légale.
DIGONNET	Obstétrique.
DOGNON	Physique.
FEVRE	Pathologie chirurgicale.
FUNCK - BRENTANO.	Pathologie chirurgicale.
GALLIARD	Parasitologie.
GARCIN	Pathologie médicale.
Mlle GAUTHIER-VILLARS.	Anatomie pathologique.
DE GENNES	Pathologie médicale.

MM.

GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto - rhino - laryngologie.
JOANNON	Hygiène.
LACOMME	Obstétrique.
LANTUEJOUL	Obstétrique.
LAVIER	Parasitologie.
LELONG	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
LENEGRE	Pathologie médicale.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
MARCHAL	Pathologie médicale.
MENEGAUX	Pathologie chirurgicale.
MOLLARET	Pathologie médicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
PATEL	Pathologie chirurgicale.
PETIT - DUTAILLIS.	Pathologie chirurgicale.
RENARD	Ophthalmologie.
RICHET	Physiologie.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale.
SICARD	Pathologie chirurgicale.
SOULIE	Pathologie médicale.
SUREAU	Obstétrique.
TURPIN	Pathologie médicale.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.
GUENIOT	Obstétrique.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgicale.

MM.

HUGUENIN	Anatomie pathologique.
LE LORIER	Obstétrique.
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
PIEDELIEVRE	Médecine légale.
VAUDESCAL	Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE ..	Clinique médicale	BASSET	Cliniqu chirurgie
BRULE		BROCQ	
CATHALA		CADENAT	
CHABROL		FEY	
CHEVALLIER ..		GATELLIER	
DONZELOT		de GAUDART ..	
DUVOIR		d'ALLAINES ..	
GASTINEL		LEVEUF	
LAROCHE (G.) ..		MOULONGUET ..	
LIAN		MOURE	
MOREAU		QUENU	
SEZARY			

MM.	
EGALLE	Clinique obstétricale.
METZGER	
PORTES	
VIGNES	

V. — CHARGES DE COURS

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans des dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A CELLE QUI EST POUR MOI
LA PLUS TENDRE ET LA PLUS ATTENTIVE
DES MERES

*J'offre ce modeste travail
en hommage de ma très re-
connaissante et affectueuse
vénération.*

A LA MERE DE MON MARI

*En témoignage de ma très
profonde et filiale affection.*

A MON MARI ET A MES ENFANTS
ANDRÉ-CLÉMENT et MARIE-CHRISTINE

A BERNARD DECOUFLE

Fraternellement.

A MONSIEUR CLEMENT MATHIEU

Evêque d'Aire et de Dax

Dont la paternelle affection m'a été d'un si grand appui; avec toute ma reconnaissance.

A NOTRE AMI EDOUARD GELOS

AU DOCTEUR MAURICE DELAY

A TOUS MES AMIS

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LENORMANT

Chirurgien de l'Hôpital Cochin

*Qui m'a fait le très grand
honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse. Hom-
mage de respectueuse recon-
naissance.*

JE DÉDIE CETTE THÈSE

A MADAME LE DOCTEUR HELMER-DUPIC

Assistante de Gynécologie à l'Hôpital Cochin

Je lui dois beaucoup. Je la prie de trouver ici toute ma reconnaissance pour l'enseignement et l'exemple de probité médicale qu'elle m'a donnés, et pour l'amitié dont elle a bien voulu, depuis longtemps, m'honorer.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ WILMOTH

Chirurgien des Hôpitaux de Paris

Avec ma reconnaissance pour l'accueil qu'il m'a réservé dans son service et pour le bienveillant intérêt qu'il m'a toujours témoigné.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JACQUET

Médecin de l'Hôpital Ambroise-Paré

Qui a été pour nous le meilleur des maîtres, toute ma profonde gratitude pour les incessantes marques de bonté qu'il nous a montrées.

A MES MAITRES DES HOPITAUX DE PARIS

AMBROISE PARÉ, GYNÉCOLOGUE

INTRODUCTION

Ambroise PARÉ gynécologue... L'idée ainsi posée serait puérile s'il s'agissait de dire qu'au xvi^e siècle il existait un spécialiste, fût-il gynécologue ou pédiâtre; cette époque n'a même pas connu l'esquisse de la spécialisation vraie. C'est ainsi que PARÉ s'explique aussi bien sur la tératologie animale extra-humaine, les mœurs des abeilles, la sueur des *rousseaux tavelez*, la métaphysique, le mal Saint-Fiacre ou les sutures nerveuses; touche à tout, enseignant même aux chirurgiens « une maladie qui n'est pas de leur gibier ».

Ses confrères, au reste, le lui rendent bien qui, médecins, écrivent des traités de chirurgie.

Cependant, la renommée du grand chirurgien français voit le jour quand sa grande expérience des plaies de guerre se matérialise par la parution de sa plaquette : « La méthode de traicter les plaies faites par les arquebuses et aultres bastons à feu. » (1545). De ce jour, il est reconnu comme le maître de la chirurgie de guerre, comme un spécialiste, pourrait-on dire.

PARÉ s'est occupé de gynécologie. Dans ses œuvres chirurgicales, des chapitres entiers, tantôt disséminés, mais souvent aussi groupés, traitent des affections du petit bassin.

Il a vu et soigné un nombre considérable de femmes. Dans le temps où il ne suit prince ou roi en campagne, dans le temps où il exerce son art pour tous, des confrères l'ont appelé en consultation auprès de femmes ma-

lades; il nous a rapporté plusieurs cas difficiles de gynécologie médicale et chirurgicale.

Dans quelle mesure Ambroise PARÉ a-t-il été un bon gynécologue; a-t-il été un novateur; a-t-il suivi le mouvement gynécologique de son époque; l'a-t-il, au contraire, dirigé; vient-il en deuxième ligne ou bien est-il le Maître? Ce sont les questions que nous nous sommes posées.

Si Ambroise PARÉ est un modeste gynécologue, il lui reste d'autres titres pour justifier ce qu'on a dit de lui.

S'il s'affirme, là encore, le Maître, c'est un titre de plus qu'il faudra lui donner.

ANATOMIE

La science de la gynécologie suppose, par voie de priorité, la connaissance sérieuse de l'anatomie de la région. Ambroise PARÉ gynécologue était-il un solide anatomiste du petit bassin?

C'est par là qu'il faut commencer.

L'étude, à cet égard, des « Œuvres Chirurgicales » mène à une déception d'ailleurs toute superficielle, vis-à-vis de celui dont on attend tout de nouveau : comme tous les anatomistes de son temps, PARÉ est un imitateur de VÉSALE; mieux, il est son élève.

VÉSALE lui est antérieur; il publia en 1543 (il avait 29 ans) ses lettres d'anatomie, accompagnées de planches magnifiquement gravées, précises, détaillées, tandis qu'à la même époque PARÉ ne s'intéresse qu'à son art de chirurgien. Ses œuvres anatomiques ne datent que de 1573-1575. Mais il faut comprendre que devant le pas de géant évident que vient de faire la science de l'anatomie, PARÉ ne pouvait que s'inspirer de VÉSALE; et c'est un honneur pour lui que de s'incliner devant la supériorité du grand maître bruxellois.

L'anatomie vagit avant VÉSALE; avec lui elle va quitter l'imprécision qui, jusque-là, en fait plus un art qu'une science véritable; le Maître va suivre et reproduire le corps humain dans ses détails, avec méthode, laissant bien loin derrière lui CARPIUS — qui cependant ne le précède que de treize ans — et Charles ESTIENNE, son contemporain français.

Le texte de VÉSALE comporte six lettres, traitant de l'anatomie; puis viennent une série de planches in-folio

d'une très belle clarté, sauf en ce qui concerne l'angéiologie et les distributions nerveuses. En regard de chaque planche est un index alphabétique qui permet de comprendre le trajet, les divisions, les rapports de chaque élément.

Ambroise PARÉ reproduit l'anatomie de VÉSALE. Comme lui, le chirurgien français connaît l'organisation du petit bassin féminin; il décrit l'amarry ou matrice, les testicules, les vaisseaux spermatiques ou éjaculatoires qui les relient à l'utérus, la vascularisation du système génital, son innervation et ses revêtements péritonéaux; comme lui il dénomme le vagin col de la matrice et ignore le clitoris alors qu'il décrit les grandes lèvres; il nie enfin l'existence de l'hymen comme beaucoup d'anatomistes de son temps.

On le voit, l'anatomie d'Ambroise PARÉ est celle de VÉSALE, mais sa manière n'est pas celle d'un plagiat. Il exprime ses idées à sa façon, il voit les faits sous son angle à lui et c'est faire preuve de courage que d'avoir osé repenser l'anatomie trente ans après VÉSALE.

Le texte d'Ambroise PARÉ est beaucoup plus développé, mais moins purement anatomique que celui du maître bruxellois; des allusions physiologiques le rendent plus vivant; des tendances finalistes le font moins précis; c'est davantage une anatomie pour gens du monde, que la sécheresse technique de VÉSALE; c'est plus un cours du Collège de France avec ses prolongements poussés dans des domaines encore à sonder, qu'une leçon précise de la Faculté de Médecine.

L'inspiration vésalienne d'Ambroise PARÉ n'est pas totale; il manque à ces pages in-folio, sans ponctuation d'aération, la figure qui est la vie du texte. Deux petites gravures sur bois assez confuses, directement reproduites de VÉSALE, illustrent le petit bassin féminin, alors que les « Lettres sur l'anatomie » comportent six belles gravures sur cuivre sur le même sujet, fixant des erreurs sans doute, mais faisant aussi mieux comprendre son organisation et ses rapports. Pour la forme de son ensei-

gnement, PARÉ semble moins pédagogue que VÉSALE; mais c'est sur le fond des choses et l'interprétation des faits que l'élève s'est écarté du maître en certains points, faisant en cela preuve d'esprit d'observation, jaloux de la réalité.

Chez VÉSALE, une magnifique gravure illustre les organes génitaux féminins; elle en montre les différentes parties. mais chose curieuse, une dérivation relie les trompes (vaisseaux éjaculatoires) aux parois latérales du « col de la matrice » ou vagin, un conduit qui permet, chez les femmes enceintes, l'écoulement de la semence au moment du coït; c'est là une idée fort ingénieuse, fruit d'une nécessité logique puisque les conceptions physiologiques du temps voulaient que la femme, à chaque rapport sexuel, éjaculât sa semence, mais évidemment peu conforme à la réalité anatomique. Ambroise PARÉ, lui, n'ayant pas découvert ce nouvel organe au cours de ses dissections, ne le mentionne pas, affirmant ainsi sa loyauté d'observation.

VÉSALE fait encore aboucher l'urètre en pleine face antérieure du col de la matrice, transformant ainsi le vagin en cloaque.

Ambroise PARÉ a mieux isolé l'urètre féminin : « Aux femmes il est court, large et droit, se finissant sur l'orifice du col de l'amarry, entre les corps nerveux dits nymphes. »

Par ailleurs, il a eu le mérite de décrire l'utérus comme étant essentiellement une cavité, à l'encontre des anciens qui l'avaient imaginé composé d'un nombre infini de cellules.

Guy de CHAULIAC avec MUNDIN, lui reconnaissait sept réceptacles ou cavités; PARÉ dit : « Il ne faut chercher autres cellules et cachots en l'amarry qu'une partie dextre et senestre », séparées par une sorte de raphé médian où on reconnaît le faisceau de CALZA et les fibres arciformes de la voûte utérine, allant de sa face antérieure à sa face postérieure.

Quelques années plus tard, l'anatomie allait encore

progresser avec un auteur peu connu des anatomistes; LIÉBAUT, dans son ouvrage sur « *les maladies et infirmités des femmes* », publié pour la première fois en 1582, nous dit que ce qu'on appelle communément le col de la matrice est en réalité le col de la partie honteuse, le col de la matrice étant « un canal comme conduit ou méat, petit et étroit qui s'en va dans l'épaisseur de la matrice, long de l'épaisseur d'un doigt... son orifice extérieur ressemble à un museau de tanche ».

Tout compte fait, il apparaît qu'Ambroise PARÉ connaissait bien l'anatomie du « petit ventre », qu'il tenait presque entièrement de VÉSALE, auquel il avait reconnu son mérite et sa justesse de vue. Plus dilettante, moins rigoriste dans la forme que le père de l'anatomie, le père de la chirurgie a touché avec bonheur à deux ou trois points, ce qui n'est pas un mince compliment trente ans après celui qui faisait encore autorité deux cents ans plus tard. Ambroise PARÉ se piquait d'ailleurs d'être un bon anatomiste, car ne dit-il pas : « ...Le corps posé sur une table, véritablement je me proposay de leur montrer que j'étais anatomiste... »

PHYSIOLOGIE

Si l'œuvre d'anatomic gynécologique d'Ambroise PARÉ manque parfois de précision, elle est cependant rendue vivante par de nombreuses incursions dans le domaine de la physiologie, laquelle, d'ailleurs, fait l'objet de plusieurs chapitres particuliers.

AMBROISE PARÉ aime la physiologie; il est avant tout un observateur attentif, probe jusque dans les moindres détails, mais il n'est qu'un spectateur; il ne s'aide pas dans sa besogne intellectuelle de ce merveilleux instrument de travail, facteur de précision et de découverte qu'est l'expérimentation. Si la relation du fait est détaillée, l'expérience manque et l'homme de l'art quitte facilement le domaine scientifique pour se perdre en considérations philosophiques et l'on s'étonne d'autant plus de ne point trouver de bases expérimentales à la science d'Ambroise PARÉ, que peu de temps après DESCARTES commençait ses travaux et qu'HARVEY allait découvrir la circulation du sang.

Cette teinte philosophique se retrouve partout dans les *Œuvres complètes*, mais s'accuse surtout au livre de la génération qui est à proprement parler celui de la physiologie sexuelle, tout empreint de la plus stricte finalité : « Dieu, le créateur de toutes choses au commencement du monde, par un conseil indicible et prudence inestimable a créé, non seulement en l'espèce humaine, mais aussi en toutes espèces d'animaux, deux sexes, l'un mâle, l'autre femelle : lesquels par certains allechemens de volupté se conjoindroyent ensemble pour la génération de leur semblable, à cause de la condition iné-

vitale de mort à tous individus animaux, que la volonté divine leur avait ordonnée. » (Préface du vingt-quatrième livre.)

Et cette conception philosophique inspire à Ambroise PARÉ peut-être les plus belles pages de son œuvre et aussi les plus savoureuses, où il exalte la grandeur et la puissance des organes de la génération, organes nobles par excellence; leur physiologie nous ramène en définitive à la physiologie de la conception.

La grandeur de la tâche qui leur est conférée, amène tout naturellement Ambroise PARÉ à leur imaginer une vie propre et indépendante de l'individu. « *La matrice a ses sentiments propres étant hors de la volonté de la femme... elle se meut et frétille et lui impose son désir... lui causant même parfois... un grand tintamarre... Son action et utilité est de concevoir et engendrer avec un extrême désir* » et l'auteur nous dépeint en des pages d'une succulence toute rabelaisienne, avec un sérieux et une ingénuité délicieux, la physiologie de la génération. Rien de trivial en ces paragraphes colorés que nous ne pouvons cependant rapporter tout au long; tout y est dit dans ce langage peu châtié du xvi^e siècle, naturel et direct, si loin des périphrases ampoulées qui vont faire la fortune de la littérature cent ans plus tard.

L'acte de la génération étant terminé, la matrice aspire la semence virile et la mêle à la sienne afin de « *procréer un individu, c'est-à-dire une petite créature de Dieu* ».

Mais pour jouer ce rôle primordial qu'est la perpétuation de l'espèce, une condition est indispensable : il faut que la femme ait vu son « flux menstruel »; « *les femmes ne conçoivent point ou rarement que leurs mois n'aient coulé,* »

Suivant une conception générale à cette époque que l'on retrouve chez CARPIUS, FERNEL, Guy PATIN, le flux menstruel est une sorte de purgation physiologique qui élimine le sang accumulé autour de la matrice à cause de la froideur du corps de la femme; mais ce sang sert,

en cas de grossesse, à nourrir l'enfant tant qu'il est dans le sein de sa mère, puis se transforme en lait afin d'assurer encore sa subsistance pendant quelque temps.

AMBROISE PARÉ entrevoit l'importance de ce cycle menstruel dans la vie génitale de la femme; pour expliquer son évolution cyclique il le met sous l'influence de la lune; il connaît les perturbations que causent son absence ou son irrégularité, mais il est, cela va sans dire, loin de notre conception moderne de l'œstrus. Cependant son bon sens et son génie font qu'il pressent la valeur de ces fonctions et leur rôle dans l'équilibre féminin; il sait que pour se développer harmonieusement, la femme doit voir ses fleurs couler régulièrement et sa semence s'épandre à chaque rapprochement; car la femme comme l'homme éjacule une semence qui renferme le principe de vie. La théorie de l'ovulation est encore loin dans les ténèbres de l'avenir; pour le grand chirurgien du xvi^e siècle, l'ovaire est identique au testicule et sa « liqueur séminale », quoique différente dans son essence, s'élabore et s'évacue de la même façon que chez l'homme; cette semence est jetée par les vaisseaux spermatiques « en la capacité de la matrice » au moment du coït, où elle doit se mélanger à celle de l'homme pour un seul but : la fécondation. C'est là l'aboutissant de toute cette activité génitale qu'Ambroise PARÉ s'est plu à décrire avec une telle richesse de détails... et il conseille encore : « Quand les deux semences seront jetées... la femme se doit tenir coy... de peur que la semence ne s'écoule hors, pour lesquelles mêmes raisons il faut qu'elle ne parle, ne tousse ni éternue et qu'elle dorme promptement après s'il lui est possible. »

Notons au passage que la thèse de Guy PATIN lui fait marquer un point sur Ambroise PARÉ, quand à côté du caractère sexuel principal, il brosse rapidement le tableau des caractères sexuels secondaires : « La femme a des mamelles, des cuisses plus courtes, une peau glabre... » et FERNEL ajoute : « ...et presque toujours elle est inférieure à l'homme par l'esprit et par les mœurs » !

Mais si la fécondité des femmes est une question primordiale à cette époque où l'on avait, bien plus qu'à la nôtre, le désir et le respect des saines et nombreuses familles, il en est une autre qui faisait couler beaucoup d'encre, peut-être aussi beaucoup de larmes, préoccupait familles royales ou roturières, faisait la fortune des matrones, c'est la question de la virginité.

Que de rapports, procès-verbaux, examens plus ou moins effrayants pour la malheureuse fiancée, que de théories pour l'expliquer, que de recettes pour la découvrir ou y suppléer!

Fût-il le plus notoire débauché de son temps, l'homme qui désirait prendre épouse exigeait de celle-ci qu'elle lui apportât en hommage la preuve, pour le moins physique, de la plus rigide vertu. Et on livrait alors l'élue à la « visite » des matrones ou des femmes qualifiées de la famille, on allait même jusqu'à tirer des conclusions de l'éclat de son regard ou du galbe de sa gorge.

Moins cruel et moins blessant que la visite, l'examen des urines était fort en honneur pour ce diagnostic assez particulier; Guy PATIN y consacre un chapitre de sa thèse et les grands de ce monde ne dédaignent pas de recourir à la science de leur archiâtre pour lire dans l'excretat doré leur bonne ou mauvaise fortune, tel ce prince de Médicis dont parle BRANTÔME dans *Les Femmes Galantes*:

« Madame la Grande Duchesse de Florence arriva à Florence le soir que le Grand-Duc l'épousa... il la fit avant pisser dans un beau urinal de cristal, le plus beau et le plus clair qu'il pût et en ayant vu l'urine il la consulta avec son médecin qui estoit un très grand et très savant et expert personnage, pour savoir de luy par cette inspection si elle estoit pucelle ouy ou non. Le médecin l'ayant bien fixement et doctement inspirée, il trouva qu'elle estoit telle comme elle sortoit du ventre de sa mère et qu'il y allât hardiement et qu'il ne trouveroit point de chemin nullement ouvert, frayé ni battu; ce qu'il fit et en trouva la vérité telle. »

Ambroise PARÉ ignore ces procédés de reconnaissance de la vertu. Le souci de la virginité, si généralisé cependant, semble le faire sourire; pour lui, sa signature physique n'existe pratiquement pas : « *l'hymen est rare, de cette rareté qui fait qu'à vrai dire il n'existe pas* ».

Il s'était entretenu de la rareté de cette « superfluité de la nature » avec ALEXIS, médecin de la reine, et tous deux s'étaient trouvés de l'avis de COLOMBUS, à savoir qu'on ne la trouvait presque jamais. ALEXIS confiait à PARÉ qu'il ne l'avait trouvée que trois fois. Quant à celui-ci il avait disséqué plusieurs filles, tant à l'Hôtel-Dieu de Paris qu'autre part, et ne l'avait trouvée qu'une fois. Il avait alors dirigé son enquête du côté des matrones qui assuraient la trouver constamment et leur avait demandé d'en donner la situation anatomique : « L'une disait tout à l'entrée de la partie honteuse; l'autre au milieu et les autres tout au profond, au devant de la bouche de la matrice... » « Et voilà comment ces sages-femmes accordent leurs vieilles ! »

Mais alors comment expliquer que de la primeur du rapport conjugal perlaient quelques gouttes de sang ?

« C'est la rupture des veines, artères et filaments nerveux très subtils qui procèdent de toutes les parties du col ».

L'explication est fort simple et cependant si le grand chirurgien nie l'existence de l'hymen il connaît « les femmes qui n'ont point la nature percée » (et de l'imperforation du vagin il fait une affection propre, le phimon). Il jugeait cette membrane tellement inutile et pathologique que lorsqu'il la rencontrait — une fois sur vingt mille ! — il la coupait. Une fois sur vingt mille ! Était-ce là un vice d'observation ou un signe des temps ?

Cette discussion faite de négations énergiques et aussi de certaines contradictions, apporte la preuve de la prudence et de la circonspection d'Ambroise PARÉ, en la matière; il ne veut point user de son autorité pour appuyer une règle absolue et cependant tellement sujette à caution. Il connaît les ruses des femmes habiles à trom-

per sur leur vertu, il juge avec son esprit sain et probe que la virginité après tout n'est pas une question de membrane, mais qu'elle réside véritablement dans la pureté du cœur.

Mais pourquoi donc Ambroise PARÉ, si ferme dans sa négation de l'hymen, redoutait-il tellement de mettre un pessaire aux filles vierges

EXAMEN

L'établissement du diagnostic, dans la médecine moderne, s'il fait état de l'interrogatoire du patient et des troubles subjectifs, repose en dernier lieu sur l'examen clinique qui en constitue le temps principal.

Au xvi^e siècle, les valeurs sont inversées : la relation scrupuleuse des troubles divers et parfois sans lien ressentis par le malade, est le facteur essentiel du diagnostic; l'observation des signes fonctionnels prend le pas sur l'observation tout court.

Du point de vue gynécologique, Ambroise PARÉ se révèle soucieux de faire entrer l'affection en cause dans un des grands cadres nosologiques et ceci surtout à l'aide de l'interrogatoire. Son examen commence par la connaissance détaillée, minutieuse, des troubles fonctionnels; bien souvent il ne va pas plus loin; la conception se traduit par « un petit frisson, horripilation et frémissement en tout le corps »; il suspecte la suffocation de matrice, lorsque sa malade se plaint de « soupirs, vertiges, scotomies, douleurs de teste, nausée, rocts et grands bruits aux intestins ».

L'inspection des organes génitaux externes joue également un rôle de premier plan : c'est d'après elle que le chirurgien peut décrire en détails le prolapsus, les rhagadies et condylomes, le phimon, les anomalies vulvaires. Il suit d'ailleurs en cela le conseil de maistre Bernard de GORDÆN, qui, en plein moyen âge, écrivait : « Aucune fois on met la femme en lieu cler et met on ung mirouer devant le..., on voit au mirouer cest ulcère ou ragadie. »

Connaissait-il la position gynécologique? Cela est certain, il le dit lui-même en conseillant « que la femme soit située sur l'épine du dos, en figure moyenne, à savoir non dutout à la renverse ny assise, mais aucunement le dos eslevé afin qu'elle puisse mieux respirer et qu'elle ait les jambes courbées et les talons vers les fesses et les cuisses écartées l'une de l'autre ». Cette position, d'ailleurs, était surtout réservée aux femmes en douleurs d'enfant.

De même, Ambroise PARÉ semble avoir réservé la pratique du toucher vaginal, geste automatique du gynécologue moderne, à l'obstétrique et plus encore à la manœuvre obstétricale.

Cependant, dans de rares occasions, Ambroise PARÉ explore les organes génitaux féminins, par le toucher; c'est ainsi qu'il fait le diagnostic du prolapsus utérin discret, car, dit-il, « on sent au col de la matrice une tumeur avec les doigts »; les condylomes sont des tumeurs que l'on « connaît à la vue et au toucher du doigt... », mais pas un mot du toucher vaginal dans les gros diagnostics gynécologiques : métrites et salpingites, cancers du col et du corps, hémorragies utérines.

Le grand chirurgien français usait-il couramment de l'examen au spéculum? S'il ne l'emploie pas d'une façon constante, il s'en sert néanmoins assez souvent « pour voir plus aisément ». Il faut avouer, d'ailleurs, que le spéculum matriciel était un instrument peu maniable qui nécessitait l'assistance d'un serviteur pour tourner la vis destinée à écarter ses branches, pendant que le médecin le maintenait en place. Ce n'était pas, on le voit, une mince affaire et on ne l'entreprenait qu'à rare, sinon bon escient. Néanmoins, nous voyons Ambroise PARÉ y avoir recours pour la recherche des végétations ou « thyms » qui surviennent au « col de la matrice », mais surtout pour le diagnostic des ulcérations métriques ou cancéreuses : « Ceux qui sont au col de la matrice sont cogneüs par la veue y mettant le spéculum... »

Si nous avons à reprocher à Ambroise PARÉ, nous

pourrions remarquer que certains ont mieux vu l'intérêt de l'examen au spéculum. Un de ses contemporains, Pierre FRANCO DE TURVIER, décrit ce procédé d'exploration « et les commodités que le dit instrument peut bailer; je conseille principalement aux chirurgiens auxquels Dieu a fait la grâce de bien entendre leur vocation de n'estre sans un tel instrument en leur maison ».

Quelques années plus tard, maistre Jacques DELECHAMPS est encore plus explicite et donne par le détail la façon de s'en servir : « Le maistre opérateur étant assis au côté dextre luy met dans la nature un dilatateur convenable à l'âge et faut avant l'y mettre que avec une éprouvette il mesure et sonde la profondeur de la nature de la femme afin que si les branches de l'instrument estoient plus longues elles ne blessent la matrice... l'opérateur tient ferme l'instrument avec la main; un serviteur tourne la vis pour ouvrir les branches qui sont serrées et dilater la sinuosité du col de la matrice. »

Mais il faut par contre reconnaître que les médecins du temps ne s'embarrassent pas toujours de choses si compliquées; l'inspection des urines remplace avantageusement l'examen local et c'est sur elle qu'ils peuvent faire le diagnostic de grossesse ou de pierre de la matrice. FERNEL, médecin de la Reine, fort réputé pour sa sagesse, se contentait très souvent de l'inspection des urines qu'on lui apportait à domicile sans qu'il ait jamais vu la malade.

Le mérite d'Ambroise PARÉ est de n'être jamais tombé dans cette rapide façon de faire; il cherche visiblement à établir un diagnostic qui réponde à la réalité. Très longuement il étudie les signes fonctionnels, puisque telle est l'idée directrice de l'époque; et déjà il esquisse un embryon d'examen clinique; si celui-ci nous paraît parfois rudimentaire, c'est que nous ne situons pas assez le maître parmi les médecins de son temps; il est un des rares qui n'établissent un diagnostic qu'après avoir constaté les signes de l'affection en cherchant à se débarrasser de toute fantaisie d'interprétation; il sait que l'examen des

urines ne peut tout expliquer, aussi n'en parle-t-il presque jamais.

En toute objectivité, il semble qu'Ambroise PARÉ ait fait un effort pour se dégager de la fantaisie qui guidait le diagnostic de ses contemporains et si la chose est difficile à exposer on la sent bien en parcourant son œuvre.

Ambroise PARÉ, au xvi^e siècle, se meut déjà dans le cadre qu'agrandissent aujourd'hui seulement la biopsie et le lipiodol : -

interrogatoire;

toucher vaginal;

inspection au spéculum.

PATHOLOGIE

Au xvi^e siècle, les femmes et surtout les femmes de la cour et des villes, portent grande attention à l'écoulement de leurs « mois » et les moindres troubles sont pour elles l'occasion d'une consultation auprès d'un médecin réputé pour son art.

Ambroise PARÉ fut souvent sollicité pour de tels soucis et il connaît bien, pour les avoir soulagés, les troubles des règles, soit dans le temps (irrégularités, fréquence exagérée), soit dans la qualité (aménorrhée, hypoménorrhée, ménorragies, métrorragies...).

Pour lui la pathologie des règles domine en quelque sorte la pathologie féminine et le défaut de ces « purgations » naturelles engendre un grand nombre de maux : douleurs, défaillances, fièvre, aposthèmes et même des maladies très graves comme la phtisie ou l'épilepsie. Il fait d'ailleurs une confusion entre les états causes de l'aménorrhée : phtisie, fièvres aiguës et prolongées, grossesse, allaitement, et ceux qui en sont la conséquence : surcharge graisseuse, déséquilibre nerveux. Il connaît et décrit les grands signes de l'insuffisance ovarienne partielle ou totale : « *Aucunes femmes ayant perdu leurs fleurs ou jamais n'ayant eu le cours d'icelles, dégénèrent en nature virile et sont appelées hommases et des latins viragines, parce qu'elles sont robustes, audacieuses et superbes et ont la voix d'homme et deviennent velues et barbues... et en outre sont stériles.* »

Il n'y a d'ailleurs qu'un pas à faire pour transformer cette femme aménorrhéique en homme véritable. Ambroise PARÉ n'ose pas le franchir ; il ne se prononce pas ;

il rapporte seulement à ce sujet quelque histoire d'Hypocrate.

A la même époque, Guy PATIN écrit sa thèse sur le dilemme : « La femme ne peut-elle se transformer en homme ? » Plus catégorique que PARÉ, PATIN conclut non ! car la femme, outre ses caractères distinctifs et qui lui sont propres, « est presque toujours inférieure à l'homme par l'esprit et par les mœurs ».

Il est donc de la plus haute importance de tout faire pour attirer au dehors ce sang qui ne veut pas fluer, soit parce qu'il est trop épais, soit en raison de l'imbécillité de la vertu expultrice des vaisseaux ». Aux médications emménagogues s'ajoutent les ventouses sur le plat des cuisses, les fumigations et bains odoriférants, les pessaires de miel mêlé de poudre de scamonnée ou d'euphorbe, la saignée. Mais tout cela sera fait en vain si le médecin ne sait choisir le temps propice à un tel traitement, à savoir le décours de la lune pour les femmes qui n'ont encore jamais eu leurs fleurs, ou l'époque présumée de leurs mois pour celles qui les ont déjà eus.

« Le flux de sang menstruel immodéré » préoccupe moins notre auteur. Dans sa logique, il vaut mieux que l'organisme féminin se purge trop que trop peu de ses « superfluités ». Deviennent inquiétantes les règles qui engendrent décoloration et amaigrissement, fièvre hectique, défaillance de cœur, spasmes et « quelquefois la mort bien foudroyante ». Le tableau est alors sombre et déborde le cadre des banales hémorragies pour atteindre celui de la grande hémorragie utérine.

« Tel flux se cognoistra parce qu'il est plus gros et plus noir et qu'il sort par trombes et caillons... quelquefois il vient après un enfantement, coulant des cotylédons ou orifices des vaisseaux où estoit attaché l'arrière-faix contre les parois de la matrice. » Hémorragies essentielles ou réputées telles, hémorragies de la délivrance, toutes deux graves, parfois dramatiques, ne sont pourtant justifiables que d'un traitement anodin : eau ferrée au premier chef, régime reconstituant, pessaires astrin-

geants, injections, onguents et emplâtres de colimaçons, appuyés, ô paradoxe, par l'inévitable saignée.

*
**

« Outre le flux naturel il s'en fait un autre, appelé flux muliebres, parce qu'il est propre et particulier aux femmes... et est nommé d'elles fleurs blanches. »

Ces fleurs blanches sont différentes suivant qu'il s'agit de gonorrhée ou flux de semence, qui est un écoulement semblable à la pollution nocturne des hommes (car les femmes n'éjaculent-elles pas aussi leur semence?), ou de maladies de la matrice et de son col : ulcères et « *chaude-pisse* ». C'est surtout cette dernière qui provoque ce flux blanchâtre ou « *verdoyant* », épais, corrodant et puant.

Notre xx^e siècle, pourtant si riche en gonococcies, n'a rien à envier à la Renaissance et tout comme aujourd'hui les maladies vénériennes fleurissaient aux jardins secrets de nos aïeux.

Ambroise PARÉ, d'ailleurs, ne sépare pas très nettement vérole et chaude-pisse (nous nous excusons de nous trouver à l'aise au milieu de ces mots un peu crus, mais le grand chirurgien n'en connaissait pas d'autres) et fait des deux affections une seule et même maladie, diverse seulement dans ses manifestations.

« Il y a deux causes de vérole, dit-il en effet; la première vient par une faculté spécifique et occulte... la deuxième est pour avoir eu compagnie d'homme ou de femme ayant la dite maladie, laquelle se prend à cause que l'homme aura à la verge quelques ulcères de vérole ou chaude-pisse, ou la femme à la matrice, ou qu'elle aura une chaude-pisse (qu'elles appellent fleurs blanches) ou de la semence récemment reçue de quelque vérolé — et par le contact de la verge, la mucosité et sanie virulente retenue aux rugosités du col de sa matrice, s'imprime aux porosités de la verge, causant ulcères malines ou chaude-pisse. Puis le virus pullulera et che-

minera par les veines, artères et nerfs aux parties nobles... ce venin infecte le sang, dont s'ensuit la vérole. »

Ambroise PARÉ décrit d'ailleurs avec beaucoup plus de précision la blennorrhagie de l'homme que celle de la femme; il avait tellement l'habitude des champs de bataille où les hommes au repos ne devaient pas manquer de venir le trouver pour un « échauffement » pris au service de Vénus! Cependant il en connaissait les manifestations féminines : « ulcères à la vulve, tumeurs aux aines, chaude-pisse jetant quelquefois sanie puante et fort fétide »... « *Le flux de chaude-pisse fait douleur et cuisson, est puant et coule quelquefois en grande quantité et est de couleur verdoyante et jaunâtre.* » A quatre siècles d'écart, c'est encore cette description que nous couchons sur les observations de trop nombreuses malades.

Ambroise PARÉ connaît non seulement les signes objectifs, mais encore les complications de la blennorrhagie : il décrit cette malade fatiguée par ses pertes, énervée par une cuisson vulvaire intense et par une ardeur d'urine qui ne donne issue qu'à quelques gouttes à la fois; bientôt apparaissent des douleurs aux jointures fort violentes et résistantes aux emplâtres savants; on reconnaît bien là le rhumatisme gonococcique. Quant aux crêtes de coq, il les décrit surtout chez l'homme sous le nom de carnosités, mais il les connaît aussi chez la femme, puisqu'après avoir donné le traitement de ces carnosités, il dit : « ...faudra user de cette poudre, laquelle est prompte à consumer les dites carnosités et excroissances de chair es parties honteuses, tant à l'homme qu'à la femme, sans notable douleur. »

Il semble d'ailleurs que les complications rhumatismales et les végétations vénériennes étaient beaucoup plus fréquentes à cette époque que de nos jours, car tous les auteurs du temps d'Ambroise PARÉ s'accordent à les décrire comme fort courantes parmi les gens atteints de chaude-pisse.

Tout en faisant de la chaude-pisse une manifestation de la vérole, Ambroise PARÉ n'ignore pas les accidents génitaux causés par le mal napolitain et, en particulier, le chancre. « Lorsque la vérole est récente, il s'apparaît ulcères à la verge *ou à la vulve*, tumeur aux aines, chaude pissé... » Il le décrit dur, calleux, rendant une sanie parfois fort fétide; mieux encore il en sait la contagiosité : « la vérole se prend pour avoir eu compagnie d'homme ou de femme ayant la dite maladie... », mais aussi pour avoir bu dans le même vase ou couché dans les mêmes draps qu'un vérolé.

FERNEL, son contemporain, qui a consacré un ouvrage à la maladie vénérienne, est plus précis sur ce sujet : « Le mal vénérien se contracte seulement par le coït ou par quelque autre contact impur. » Pour lui, le venin ne peut pénétrer dans l'organisme que par une excoriation de l'épiderme ou des muqueuses et il attaque violemment cette opinion qui a cours à l'époque selon laquelle la contagion se fait par la « seule respiration de l'air » et « l'on doit blâmer la crédulité de tant d'auteurs qui disent avoir vu souffrir de cette maladie des jeunes filles étroitement cloîtrées dans les couvents sans avoir eu commerce avec les hommes, ni aucun attouchement impur ».

*
**

Les problèmes de la fécondité, et partant, de la stérilité, semblent avoir retenu l'attention d'Ambroise PARÉ, en un moment où le malthusianisme n'est point encore apparu.

Sans avoir encore la notion du cycle œstral, Ambroise PARÉ et les médecins de son temps savaient que seules les femmes réglées sont fécondes; de plus, ils ont cherché à connaître à quelle époque de leurs « mois, » les femmes étaient le plus fécondables. Les réponses sont variables, mais tous sont d'accord pour penser que certaines femmes ne sont aptes à la fécondation que pen-

dant que « leurs mois coulent » car, aussitôt après, le col se referme et ne peut recevoir la semence virile.

PARÉ, bien qu'envisageant la possibilité de tels rapports fécondants, n'en est pas moins circonspect quant à la destinée de cet enfant conçu pendant que les mois coulent : « Ce n'est pas sans danger que le fœtus ne s'en ressente de quelque marque sur son corps et est sujet à plusieurs maladies... pléthore et replétion... quelquefois lèpre » ; et au vingt-cinquième il nous donne cette pratique comme la principale source des monstres humains.

Mais chez une femme réglée et bien réglée, comment reconnaître son aptitude à procréer ? PARÉ est muet. FERNEL est explicite pour deux : « Si l'on met une tête d'ail pelé dans le col de la matrice, en forme de pessaire, lorsque la femme va se coucher pour dormir, et que l'odeur ou le goût passe jusqu'à la bouche, c'est signe qu'elle est féconde, sinon qu'elle est stérile. Si, de même, on met tremper de l'orge dans l'urine de la femme ou de l'homme et que l'ayant semé dans la terre, il vienne à germer dans le dixième jour, c'est signe de fécondité. Si l'on jette du souffre vif dans l'urine et qu'il y engendre des vers, c'est signe de fécondité. »

Qu'Ambroise PARÉ soit muet, c'est un compliment que son silence mérite en l'occurrence. Il est probable que cette médiévale insufflation tubaire ne satisfaisait pas son esprit critique, car il est certain qu'il s'est posé la question.

Rapporter les conseils de LIÉBAUT pour obtenir un rapport fécondant serait prouver que le franc-parler de PARÉ a été dépassé.

Là encore le chirurgien prend le pas sur le médecin en rejetant ce qui ne le satisfait pas et on doit reconnaître qu'il le fait à juste titre.

« Les femmes sont dictes stériles lorsqu'elles ne peuvent montrer le talent du mariage et demeurent sans lignée pour rendre leur nom immortel. » Ambroise PARÉ

fait ici rentrer dans le même cadre, semble-t-il, la frigidité (impossibilité de montrer le talent du mariage) et la stérilité (impossibilité de rendre son nom immortel).

Pour lui, cela ne fait qu'une même affection : la femme frigide ne peut éjaculer sa semence et, par conséquent, concevoir un être nouveau.

« Les femmes brunes, pâles et maigres sont plus avides de la compagnie de leur mari que les grosses et rouges de visage »; mais les femmes « hommasses et viragines » qui ont le verbe haut, la barbe abondante et l'allure hautaine « ne peuvent engendrer car leur matrice est trop chaude et brûle la semence ». Voilà l'observation de ces troubles endocriniens que nous mettrons trois cents ans à retrouver et à expliquer.

Ambroise PARÉ connaît bien les causes de la stérilité et, s'il les énumère un peu au hasard de la plume, c'est qu'il ne peut en apprécier la valeur réciproque à la lumière de l'anatomopathologie. Ainsi il met sur le même plan l'obstruction des « conduits de la semence » et l'abus des narcotiques, les mois retenus ou trop abondants et l'usage des fruits trop verts.

Nous pensons qu'ici encore Ambroise PARÉ marque un point sur ses contemporains. Il connaît ce que les autres connaissent, il sait en plus l'art de laisser de côté ce qu'il n'a pas constaté à la faveur de l'autopsie, ou de l'expérimentation thérapeutique. Par son silence, il serre le fait de plus près et se laisse aller moins facilement à la fantaisie que le langage fleuri rend curieuse, mais loin de la réalité.

*
**

A en croire Ambroise PARÉ, les maladies de la vulve et du vagin étaient fort nombreuses; cela n'est pas fait pour nous étonner si nous voulons nous reporter à son époque et imaginer le cabinet des dames et demoiselles. La coquetterie féminine y expose une multitude de flacons et de petits pots aux élixirs et onguents mystérieux,

mais la cuvette aux ablutions est si petite qu'on y peut tout juste tremper le bout des doigts; quant à la « cuvette en forme de violon », elle n'existe point; elle ne fera son apparition qu'au xvii^e siècle. On conçoit donc qu'avec une hygiène intime aussi rudimentaire, la flore microbienne ait beau jeu et que les ulcères succèdent aux simples excoriations.

Ambroise PARÉ nous décrit les « verrues qui viennent au col de la matrice »; noires et surélevées en forme de mûres ou rouges et ressemblant « à la tête du thym », ces végétations, lorsqu'elles deviennent plus grosses, douloureuses et hémorragiques, sont appelées du peuple le « mal Saint-Fiacre ». Les rhagadiës « sont ulcères crevassez, faits d'une humeur âcre et salée qui fait quelquefois contraction et stricture du col de la matrice ».

Enfin, à côté des hémorroïdes, des condylomes et des aposthèmes nombreux, le prurit vulvaire mérite d'être signalé particulièrement. Il donnait grand tourment à la pauvre femme et tout comme aujourd'hui à son médecin. Car qu'y a-t-il de plus décevant, de plus décourageant qu'un prurit vulvaire tenace? De nombreux onguents à base de sels d'argent, de mercure, de savon noir et de poudre de jusquiame assurent parfois le succès du grand médecin, mais il note aussi bien des déceptions.



Une des affections les plus fréquentes des femmes était, à cette époque : « la précipitation de matrice », presque toujours d'origine obstétricale.

Ambroise PARÉ englobe sous le nom de « précipitation ou perversion de matrice » toutes les déviations utérines : « La précipitation ou perversion de la matrice advient quand elle hors de son propre lieu comme estant son fonds relaché vers l'un des flanes et costéz, ou dedans son col, ou qu'une grande partie d'icelle sort du tout hors d'iceluy... Or ils se relachent (les ligaments) ou rompent le plus souvent après un enfantement violent, ou par l'imprudence des matrones qui tirent la matrice

avec l'arrière-faix par trop grande force, ce que j'ai vu advenir plusieurs fois. »

Les latero-versions sont décrites rapidement; elles doivent d'ailleurs être rarement diagnostiquées; on y remédie par des ventouses au côté opposé et par des injections astringeantes; la rétro-version, de beaucoup la plus fréquente cependant, n'est pas connue d'Ambroise PARÉ. Le prolapsus utérin fait, lui, l'objet d'un long chapitre, témoin du nombre de femmes qui en étaient atteintes.

Les complications étaient fréquentes : ulcérations du col si creusantes qu'elles aboutissent, dans certains cas, à la destruction de l'organe; on ose à peine croire qu'une femme puisse supporter une si horrible chose et cependant Ambroise PARÉ, dont la bonne foi ne peut faire de doute, nous en rapporte des exemples. Telle cette femme de Florence « à laquelle sa matrice tomba par pièces toutes corrompues et toutefois depuis a vécu dix ans »; ou cette histoire de François ROUSSET, rapportée aussi par PARÉ, d'une Dame Blancafort qui, ne pouvant plus réduire sa matrice, décida de faire le voyage de Paris pour la faire panser et... la perdit en chemin.

La « curation » de ces impressionnants prolapsus était fort ingénieuse : réduction faite, on appliquait pansements et fomentations de plantes astringeantes et surtout un pessaire plus ou moins perfectionné qui maintenait la matrice en lieu convenable.

Le traitement héroïque en était l'amputation de l'organe : si la matrice est « ulcérée et putréfiée, les anciens commandent l'amputer ». Et Ambroise PARÉ nous cite le cas de cette jeune femme de vingt-cinq ans qui l'appela en désespoir de cause, pour une tumeur au périnée, avec grandes douleurs et rétention d'urine... « *Et après avoir tout bien considéré, advisâmes pour le meilleur qu'il fallait extirper ce qui paraissait, attendu la couleur noire, puanteur et autres signes de substance pourrie. Si commençâmes à tirer peu à peu par deux divers jours, sans douleurs, un corps qui fut jugé de Monsieur Alexis GEAUDIN, médecin ordinaire du Roy... P. LE FÈVRE, aussi*

médecin ordinaire du Roy... de VIOLAINES, docteur en l'Université de Paris, et nous chirurgiens, estre le corps de la matrice à raison que fut trouvé l'un des testicules... »

C'est le seul cas d'hystérectomie, faite par lui, que rapporte Ambroise PARÉ; il n'aimait point et sans doute pour cause, ce genre d'intervention; la prudence même qu'il déploie en est le témoin : « si commençâmes à tirer peu à peu par deux divers jours ».

La femme survécut!



Les deux grandes affections qui dominent de leur fréquence et aussi de leur gravité la pathologie de la femme ménopausique, le fibrome et le cancer de l'utérus ne trouvent qu'une bien petite place dans l'œuvre d'Ambroise PARÉ.

Pas de chapitre spécial pour elles; le fibrome n'est même certainement pas connu du grand chirurgien à moins qu'il ne l'identifie tout simplement avec le chancre.

« Si le chancre est en la matrice, la malade sent douleur en la partie, aux aines, au-dessus du pénil, et aux reins et souvent a difficulté d'uriner; s'il est ulcéré il jette une sanie séreuse et noirâtre, avec une puanteur cadavéreuse, laquelle sort en grande quantité... » Ce chancre non ulcéré réalise bien les troubles de compression du fibrome mais pas un mot des métrorragies qui en sont l'un des signes fondamentaux. Au contraire, Ambroise PARÉ revient à plusieurs reprises sur ces pertes sanieuses, corrodantes et puantes qui surviennent surtout aux femmes âgées et s'accompagnent d'atteinte marquée de l'état général; mais aucune description clinique de ce chancre ulcéré ou non dont la gravité est pourtant telle qu'elle fait dire au chirurgien impuissant : « Le chancre de la matrice tant ulcéré que non ulcéré est incurable parce que l'on ne le peut extirper et y appliquer les remèdes propres »; tout au plus indique-t-il

une médication palliative à base de miel rosat « pour adoucir la fureur » du mal et conseille-t-il la mise en place de plumaceaux et de pessaires-spéculums perforés de trous afin d'établir un drainage de cette « sanie putride » et abondante.

Lorsque l'application en est possible, il pense aussi un très grand bien de petites lamelles de plomb frottées de vif-argent, qui ont la vertu d'arrêter le développement des ulcères malins.

Comment se fait-il qu'Ambroise PARÉ, qui, d'autre part, consacre deux pages in-folio à l'étude de la suffocation de matrice, maladie un peu fantaisiste il faut le dire, ne fasse même pas l'honneur d'un chapitre particulier au cancer de l'utérus qui devait pourtant faire pas mal de ravages? Cela tient vraisemblablement au fait qu'Ambroise PARÉ pratiquait fort peu souvent un examen complet de sa malade; un simple toucher lui eût révélé des tumeurs fibreuses ou malignes que le palper rapide à travers jupes et jupons ne lui permettait même pas de soupçonner et l'examen au spéculum lui aurait montré ces ulcérations typiques qu'il méconnaissait jusqu'au jour où des pertes par trop sanieuses et pestilentielles lui en faisaient faire le diagnostic.

A la même époque cependant. LIÉBAUT individualise le fibrome et décrit le cancer.

Le « scyrrhe ou tumeur dure de la matrice » est caractérisé par sa « rénitence au toucher, aspérité dans le lieu ». La tumeur croît, son volume provoque des troubles urinaires et « les femmes sont travaillées d'une grande hémorragie de sang par intervalles... ».

Souvent même, ce scyrrhe dégénère en chancre : « Si sa dureté ne s'amollit point, au contraire s'endurcit de jour en jour, tenez pour certain qu'il se tourne en carcinome. L'on connaîtra que le scyrrhe sera changé en carcinome, si la partie ayant été auparavant sans douleur... commence à sentir douleur. »

LIÉBAUT fait encore une différence entre le cancer du corps et le cancer du col : « Le non ulcéré se fait, pour

la plus grande part, en la substance et corps de la matrice; l'ulcéré en son col ou en sa bouche intérieure... rendant une sanie séreuse, puante, noire et roussâtre... L'un et l'autre sont incurables. »

Mais ni Ambroise PARÉ, ni LIÉBAUT ne disent mot du kyste de l'ovaire qui, s'il était difficile à diagnostiquer cliniquement aurait pu être une trouvaille d'autopsie. Peut-être est-ce de lui qu'il s'agit lorsqu'ils décrivent l'hydropisie de matrice? Mais la symptomatologie en est bien confuse et l'identification incertaine.

Quoi qu'il en soit, Ambroise PARÉ a ignoré le fibrome en tant qu'affection propre, alors que ses contemporains savaient déjà en reconnaître la bénignité comparée à la gravité du chancre. Mais un seul homme aussi génial soit-il, peut-il tout traiter sur le plan du parfait? Il a le mérite d'avoir introduit, à l'opposé des médecins de la Renaissance, en gynécologie comme ailleurs, le sens de la mesure, de la prudence et du bon sens.

*
**

Il est remarquable et curieux que dans la pathologie gynécologique d'Ambroise PARÉ, l'affection qui semble avoir retenu la plus grande part de son attention soit une affection psychique; curieux parce que cela va à l'envers de notre pensée d'à présent; remarquable parce que cela traduit peut-être une époque.

Nous sommes plus loin du substratum anatomo-physiologique qui est un des buts de la recherche moderne.

Qu'est-ce donc que cette « suffocation de la matrice » à la description de laquelle PARÉ consacre quatre pages d'in-folio? C'est, à première lecture, un mélange confus et hermétique d'imprécisions; c'est après l'avoir transposé en question de clinique un syndrome dans lequel les signes les plus disparates réussissent à rentrer. « Suffocation de matrice est ablation de libre respiration et expiration qui vient pour ce que l'utérus gonfle et

s'enfle et pour ce qu'il est ravy et emporté en haut par un mouvement forcé et comme convulsif, à cause de la plénitude de ses vaisseaux. » La définition d'Ambroise PARÉ n'est pas de la meilleure veine, mais la description clinique est plus heureuse. Cette affection, dit-il, frappe peu souvent les femmes mariées ayant la compagnie de leur mari, mais bien davantage la femme adonnée à l'homme si elle en est depuis longtemps séparée, ou la fille vierge succulente, sanguine, usant de viandes chaudes, humides, venteuses et qu'elle soit oisive, avec irritation d'homme, apettant à Vénus.

Ce n'est pas à la mère de famille occupée la journée durant au soin de sa nichée qu'il risque d'advenir cette suffocation utérine; mais plutôt à cette fille sentimentale qui a passé l'âge du mariage sans en avoir abandonné le désir.

L'affection est faite de crises dans l'intervalle desquelles la malade est en état de bonne santé.

Voici qu'une sorte d'aura signe la crise imminente. C'est une gêne respiratoire, une sensation douloureuse dans le bas-ventre, des rires et des pleurs qui se mêlent d'où naît « une extase, un ravissement des esprits ». La femme « retire les jambes en haut » et voici qu'elle entre dans le fort de sa crise : agitée, convulsive, vultueuse, elle agite ses membres, délire, « déclarant plutôt ce qu'elle doit taire que dire »; soudain accablée elle se calme, devient mélancolique; son corps refroidit, sa bouche exhale de grands soupirs; elle se plaint de vertiges, de céphalées, « de nausées, de rocts et de grands bruits aux intestins »; son pouls est petit, inappréciable par le sens; son cœur est irrégulier. Et ce tableau aboutit souvent au coma profond, à ce sommeil que les Grecs appelaient caros. Ce coma, cette quasi-léthargie, si profond que le maître chirurgien donne conseil à son élève de rechercher les signes de la vie afin d'éviter à cette pauvre femme l'ensevelissement vivante ou pis encore, la dissection comme telle l'avait pratiquée un grand chirurgien du temps, ce qui montre qu'à cette époque, les maîtres

savaient aussi se décocher des flèches acérées, fussent-ils Ambroise PARÉ ou VÉSALE.

Selon la prédominance de certains signes, PARÉ reconnaissait des formes cliniques diverses : excito-motrices, convulsivantes (comme les épileptiques, dit-il), tétaniques avec convulsion des muscles temporaux, comateuses, cataleptiques avec conservation des attitudes, psychiques, maniaques ou mélancoliques.

En un temps variable, la malade sortait de son coma et Ambroise PARÉ pour appuyer davantage sur l'essence sexuelle de ces manifestations, insiste sur le fait qu'il s'écoulait souvent une grosse semence de la matrice des femmes, voire en grande quantité, « avec travail et plaisir, ainsi que si elles étaient en l'acte vénérien ». Le traitement, fort compliqué en fumigations, injections, fomentations et pessaires, connaît surtout un seul remède dont l'excellence dépasse celle de tous les autres lorsqu'il est possible : la compagnie du mari.

Ne faut-il pas voir dans ce tableau clinique, riche de symptômes divers, à point de départ et à aboutissant sexuel, ce que CHARCOT devait, trois siècles plus tard, rendre célèbre sous son nom : la grande hystérie.

Hystérie, fureur utérine ? Manifestations morbides d'un érotisme longtemps réfréné ou débordant un esprit pusillanime !

Au xvi^e et au xix^e siècles, les signes en sont comparables ; deux maîtres de la médecine les ont décrits avec foi, conscients de la réalité clinique de cette maladie qui, grâce au ciel, n'hypnotise plus les femmes de notre siècle, mieux rompues à la dure expérience de la vie.

THERAPEUTIQUE

La thérapeutique du xvi^e siècle et donc celle d'Ambroise PARÉ, déploie un luxe de produits que nous sommes incapables d'égalier aujourd'hui.

Les plantes médicinales y occupent le premier plan, mais aussi les produits d'origine animale : civette, musc, poil de lièvre et corne de cerf y mêlent leurs propriétés tant occultes que pharmacodynamiques. L'arsenal gynécologique n'est pas un des plus déshérités et si les produits ont varié, les cadres en sont à peu près les mêmes : médication emménagogue et antihémorragique, pansements et suppositoires, caustiques... Les troubles des règles connaissent des médications variées destinées soit à faire venir des règles rétives, soit à tempérer un flux trop abondant.

Le basilic, l'armoise, les racines de chicorée, la mélisse, l'hysoppe, le romarin sont réputés excellents emménagogues et largement employés par Ambroise PARÉ dans ses formules magistrales.

La pharmacopée antihémorragique est tout aussi riche mais elle est dominée par l'emploi de l'eau ferrée qui, pour le grand chirurgien, possède des vertus infinies, surtout si on lui adjoint un bon régime reconstituant. On se trouvera bien aussi d'applications froides sur les reins et autour des parties génitales et emplâtres de poudre de limaçons à coquille sur le nombril. Enfin les bains et les eaux minérales sont de précieux auxiliaires, surtout dans le traitement des pertes blanches où l'on emploie des bains « alumineux et sulphurez, bitumeux et ferrés, ou bien décoctions de plantes aromatiques et

astringentes avec alun ». « Et le remède plus excellent que l'on tient, c'est de boire des eaux minérales de Spâ ou Liège ou de Plombières, lesquelles ont vertu admirable de tarir les fleurs blanches et chaudes-pîsses. » Les dames, sous Catherine de Médicis, confiaient donc la cure de leurs maux intimes aux lointaines sources minérales dont le pouvoir curatif se doublait du charme d'un long et pittoresque voyage qui les sortait agréablement de leur monotone vie quotidienne.

Bien que la pharmacopée d'Ambroise PARÉ soit déjà fort impressionnante par la variété des produits pour lui efficaces, elle semble une sélection très sévère parmi la flore thérapeutique du temps. Ambroise PARÉ ne veut donner que les remèdes expérimentés par lui-même et les meilleurs de ceux-ci; il fait un effort visible pour simplifier, clarifier l'ordonnance.

LIÉBAUT, dans ses *Trois livres sur les infirmités et maladies des femmes*, nous donne, lui, un aperçu de ce que pouvait être une ordonnance au xvi^e siècle : les poudres s'ajoutent aux poudres, les essences les plus diverses mêlent leurs parfums, la corne de cerf voisine avec le testicule de coq ou la fiente de bœuf; des recettes innombrables sont spécifiques du même mal et il n'est pas exagéré de dire qu'il donne au moins vingt recettes aphrodisiaques faites chacune d'une douzaine d'éléments.

Bien qu'Ambroise PARÉ soit surtout un chirurgien de guerre et que le champ de bataille lui soit plus familier que la venelle des dolentes dames, il connaît bien la thérapeutique spéciale à la gynécologie, celle qui va porter le soulagement aux lieux mêmes de la souffrance.

Tout d'abord les fomentations et fumigations, très souvent employées et basées sur ce principe que la matrice aime les odeurs suaves et est attirée par elles alors qu'elle déteste et fuit les vapeurs nauséabondes.

Evaporations de baies de genièvre, feuilles de laurier, lavande, thym, caryophile, poivre, sont conduites au col de la matrice à l'aide d'un entonnoir qui surmonte le pot où bout la mixture. Ces fumigations odoriférantes

sont surtout prônées chaque fois qu'on veut attirer la matrice en son lieu naturel, la réchauffer ou faire couler les fleurs. Il faut rapprocher de ces fumigations les inhalations putrides par le nez et destinées à refouler... d'horreur, la matrice vers son habitacle; « on mettra auprès des narines de la patiente corne de cerf brûlée, souphre, pétrole, poil d'homme, de bouc, de vache, poudre à canon, etc... ».

Les injections s'emploient aussi fréquemment et se donnent à l'aide d'une grande seringue dont on met l'embout au col de la matrice; elles sont suivant les cas astringeantes ou carminatives, faites d'eau de plantain ou de rose, de décoction de calamenthe, armoise, lavande ou bourse à pasteur.

Le pansement gynécologique, fait de gaze imprégnée du médicament adéquat, n'est pas une trouvaille de notre moderne thérapeutique, mais était fort usité à l'époque où Ambroise PARÉ nous en vante les bons effets; il lui donne d'ailleurs indifféremment le nom de pessaire ou de nouët: « et seront les dits pessaires de longueur de six doigts, plus ou moins selon la corpulence de la femme et de grosseur d'un gros poulce et enveloppés en linge clair tissu et seront attachés (principalement les nouëts) avec fil afin qu'on les puisse retirer aisément lorsqu'on en voudra remettre d'autres. On en pourra faire de miel cuit y ajoutant des poudres propres, et ne faut pas que tels pessaires demeurent longtemps, de peur qu'ils n'exulcèrent la partie. » Le pansement sert à de multiples offices: pour faire venir les mois aux femmes, pour étancher ceux qui sont trop abondants, pour guérir les pertes blanches, pour pallier aux douleurs des ulcères.

La cure du prolapsus se fait au moyen de pessaires dont la structure se rapproche tout à fait de celle que nous connaissons: « On y appliquera un pessaire de figure d'ovale, fait de liège couvert de cire pour le rendre plus lisse, au bout duquel il y aura un lien pour le tirer quand on voudra. On en fait pareillement d'autres faits en rond comme en cercle qui sont aussi fort propres et

ne sortent hors comme ceux qui font figure d'ovale... » Les femmes, déchirées par de multiples enfantements ou affligées d'une des nombreuses maladies qui sont leur apanage, usaient beaucoup de cette façon de remédier à leurs maux; elles confectionnaient elles-mêmes nouëts et pessaires qu'elles portaient, souvent même à l'insu de leurs maris.

François ROUSSET, dans son livre de l'enfantement césarien, nous décrit le pessaire avec des détails encore plus abondants qu'Ambroise PARÉ : « Ce pessaire... est commode et idoyne pour mettre et entretenir dans la cavité même d'icelle (le col de la matrice). Les unes le font de seule cire, quelques-unes d'argent, ou d'or creux et pertuisé, les autres de liège ciré. Item les unes le figurent rond, les autres en ovale, les autres triangle ou quadrangle, inéquilatéral, à angle obtus; les unes en forme de cœur aplati; quelques-unes de rondeur oblongue et tronquée; les autres ronds en plat, pertuisé au milieu, ou non : aussi plusieurs l'appliquent avec une cordelette pour l'attirer mieux dehors quand ils veulent... les autres ne l'ôtent nullement comme est celui duquel nous escrivons et lequel étant intérieurement dans la cavité de la matrice les femmes ne laissent pas de converser avec leurs maris sans qu'ils en sachent rien si elles ne veulent. » Et il cite le cas d'une femme qui porta un pessaire de liège, pendant quarante ans sans en changer, le retirant seulement au moment de ses trois accouchements et le remettant aussitôt après l'avoir simplement lavé. On ne peut s'empêcher de frémir à l'idée de ce que pouvaient être et le col de cette femme... et le pessaire lui-même au bout de quelques années.

Enfin, Ambroise PARÉ a souvent recours aux ventouses, aux emplâtres et aux suppositoires pour exercer une action bienfaisante sur l'amarry.

Les ventouses, destinées à l'attirer et la maintenir en sa position naturelle ou à attirer en bas le flux ou les ventosités qui l'encombrent, sont appliquées « avec

grande flambe » au plat des cuisses, aux flancs ou sur le petit-ventre, au-dessous du nombril.

Les emplâtres et liniments faits de laudanum, d'huile de pavots, d'opium ou de nénuphar, connaissent les mêmes lieux d'application : ils soulagent les hémorroïdes du col de la matrice, ils tempèrent le flux et réchauffent l'amarry.

De même les suppositoires de laudanum, gingembre, civette, musc, soulagent et calment les organes du petit-ventre.

Enfin l'usage des caustiques rend de précieux services dans le traitement des verrues, condylomes, thym et toutes végétations des organes génitaux. Ils réclament déjà une main expérimentée car « prendra-t-on garde que telle chose caustique ne touche qu'aux lieux qu'on veut ôter » ; Ambroise PARÉ emploie pour ce faire l'huile de vitriol, l'eau-forte, l'eau de sublimé, l'aquaplantagenis qui, dit-il, est une eau merveilleuse pour dessécher les végétations du col de la matrice. Celles qui résistent à la cautérisation sont enlevées au ciseau ou au rasoir. C'est déjà un premier pas dans le sens de l'intervention active sur les voies génitales féminines qui, si elle connaît encore des horizons fort restreints, n'en comporte pas moins des opérations audacieuses comme l'hystérectomie ou la césarienne.

L'hystérectomie, quoique exceptionnelle, est cependant plusieurs fois indiquée dans l'œuvre d'Ambroise PARÉ ; mais c'est une hystérectomie vaginale et qui ne reconnaît que des indications restreintes : prolapsus ou vastes ulcères. Voici ce qu'en dit, brièvement d'ailleurs, le grand chirurgien : « Posons ce cas que la matrice n'eut peu être réduite par tous ces moyens et fut ulcérée et putréfiée ; les anciens commandent l'amputer ; mais premièrement veulent qu'on la lie et qu'on coupe ce qui est nécessaire puis la cautériser et parachever la cure selon art. On a vu des femmes à qui toute la matrice avait été extirpée et néanmoins ont survécu longtemps après. » Mais Ambroise PARÉ nous donne peu de son expérience

personnelle : un seul cas, et celui-ci heureux. Peut-être comprenait-il mieux que d'autres la gravité d'une telle intervention et malgré certains succès, les résultats obtenus par ses contemporains ne devaient pas beaucoup l'encourager dans cette voie.

Il était aussi fort circonspect quant à l'opération césarienne qui, si elle appartient à l'obstétrique, n'en devient pas moins du domaine de la gynécologie par ses suites éloignées. Cette répugnance qu'il avait à la pratiquer et à la considérer comme un réel salut dans les cas difficiles souleva de mémorables discussions entre lui et François ROUSSET, apôtre de l'hysterotomotomie. Celui-ci soutenait que la césarienne pratiquée par le flanc droit ou gauche, si elle était grave en raison des mauvaises conditions de résistance de la patiente qui souvent avait souffert en vain pendant trois ou quatre jours entiers, était bénigne dans ses suites; il persistait seulement une large éventration, ou des fistules intarissables, ou une déviation utérine pénible... Et il ne cite que les cas heureux!

On comprend davantage, après cette évocation, la prudence d'Ambroise PARÉ que l'enthousiasme de maître François ROUSSET!

Toutes ces opérations se pratiquaient au moyen d'une instrumentation fort simple : couteaux bien effilés, rasoirs, ciseaux, aiguilles enfilées, cautères à feu ou chargés de caustique.

Au cours de l'examen gynécologique, la vue des organes profonds s'obtenait par l'application du spéculum matricis; c'était un instrument fort différent de notre spéculum bivalve; fermé, il figurait assez bien la tête d'un oiseau au bec long et effilé; ouvert au moyen d'une vis à transmission compliquée, il présentait trois branches « de longueur de huit ou neuf doigts » destinées à déplier « la sinuosité du col de la matrice ».

Celui-ci servait à l'exploration des organes génitaux, mais il existait un autre modèle, plus communément appelé pessaire et qui, pourtant, était un véritable spéculum; il était employé dans un but thérapeutique : « S'il

est besoin sera fait parfum en la matrice avec choses fort odorantes; mais premièrement faut tenir le col de la matrice ouvert, afin que le parfum puisse mieux entrer dedans, qui sera fait avec un instrument fait en façon de pessaire, pertuisé en plusieurs lieux, à la bouche duquel il y aura un petit ressort qui le pourra tenir ouvert, tant et si peu que l'on voudra; et sera attaché par deux liens à une bande ceinte au milieu du corps de la femme, lequel sera faict d'or ou d'argent, ou de fer-blanc... »

Ambroise PARÉ n'est cependant pas le père du spéculum; bien avant lui, les anciens connaissaient ce moyen d'exploration et l'on en a retrouvé dans les ruines de Pompéi des exemplaires remarquables par leur élégance et leur fini. Ses contemporains en faisaient, eux aussi, un large usage, cependant on ne trouve pas chez eux l'utilisation du modèle thérapeutique; peut-être celui-ci a-t-il vraiment été conçu par le maître.

En résumé, la thérapeutique gynécologique d'Ambroise PARÉ n'apporte point d'éléments inconnus au xvi^e siècle; elle est seulement le reflet d'un esprit pondéré, rejetant les trop savantes mixtures pour ne garder que les médications efficaces, mesuré dans leur administration, circonspect dans les interventions sanglantes sur un petit bassin qui, bien plus que les plaies de guerre, est voué à l'infection.

CONCLUSIONS

Ambroise PARÉ, reconnu comme le père de la chirurgie moderne, doit-il être encore considéré comme un des meilleurs ou le meilleur gynécologue de son époque?

En suivant la voie de VÉSALE, PARÉ a connu l'anatomie de la région.

Sa physiologie du petit bassin, pour finaliste qu'elle soit, montre une tendance scientifique plus critique et, sans nul doute, plus proche de la vérité que celle de ses contemporains.

Doué des mêmes moyens et de la même instrumentation que ses confrères, Ambroise PARÉ a cependant moins bien su qu'eux mettre en œuvre la pratique du toucher vaginal et de l'examen au spéculum dans l'établissement du diagnostic.

Dans la pathologie spécifiquement féminine, on sent qu'il est un chirurgien bien plus habitué aux champs de bataille qu'à la venelle des dames.

LIÉBAUT a mieux dégagé les grosses affections gynécologiques, mais Ambroise PARÉ, qui souvent les ignore, a fait un effort remarquable de clarification.

Sa thérapeutique est marquée au coin de la simplicité, de la prudence et de la sagesse.

C'est dans la façon d'exercer son art de gynécologue

qu'on sent la supériorité du chirurgien français et, moins fort que d'aucuns sur des points séparés, Ambroise PARÉ impose cette supériorité par le bon sens qui se dégage de son œuvre, par l'intelligence de son interprétation des faits et surtout par la loyauté professionnelle qui le guide et dont il ne se départit jamais. Supériorité reconnue par ses contemporains eux-mêmes, alliée à une si grande modestie qu'elle lui faisait dire : « Je me répute très heureux d'apprendre de tout le monde et de vieillir toujours en apprenant. »

Vu
Le Doyen :
BAUDOUIN

Vu
Le Président de la Thèse :
LENORMANT.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
CARCOPINO

BIBLIOGRAPHIE

- PARÉ (Ambroise). — *Œuvres complètes*, 10^e édition, Lyon, 1641.
- VÉSALE (André). — *De humani corporis fabrica epitome : cum anotationibus Nic. Fontani*, Amsterdam, Joa. Janssonius, 1642.
- ESTIENNE (Charles). — *Dissection des parties du corps humain*, 1546.
- BÉRANGER (OU CARPINO OU CARPESIUS). — *Isagogæ... in anatomiam*, 1530.
- JOUBERT (Laurent). — *La grande chirurgie de Guy de Chauliac*, Rouen, 1649.
- LARRIER. — *Guy Patin : sa vie, son œuvre, sa thérapeutique*, Paris, 1889.
- PERDRIX. — *Notice historique sur Ambroise Paré et Guillaume Dupuytren*, Paris, 1836.
- FERNEL. — « *De luis venaræ curatione perfectimi una liber* », Trad. LE PILEUR.
- HABICOT. — *La semaine ou pratique anatomique*, par Nicolas Habicot, maistre chirurgien juré, à Paris, 1640.
- COYECQUE. — « *L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge* », 1889-1891.
- DENEFFE. — *Le spéculum de la matrice à travers les âges*, 1902.
- GORDON (Bernard de). — « *Fleurs de lys en médecine* », de maistre Bernard de Gordon, XIII^e siècle, sans date.

FRANCO DE TURVIER (Pierre). — *Traité des hernies*, 1561.

ROUSSET (François). — *Traité nouveau de l'Hystérotomotokie
ou enfantement cæsarien...*, Paris, 1581.

LIÉBAUT (Jean). — *Trois livres appartenans aux infirmités et
maladies des femmes*, Rouen, 1649.

Imprimerie Spéciale
de la
Librairie Vigot Frères
